

Les legs qu'il fait à ses vrais amis, et surtout ce qu'il dit de maître Guillaume de Villon, le vénérable chapelain, qu'il appelle "son plus que père", et de "Loys, le bon roy de France", prouvent éloquemment que Villon possédait ce sentiment rare qu'est la reconnaissance. Mais, quoiqu'il fût toujours profondément reconnaissant envers ceux qui lui avaient témoigné de l'intérêt ou de l'affection, il fut d'autant plus mordant et sarcastique envers ceux qui l'avaient injurié d'une manière ou d'une autre, ainsi que le nous laisse voir sa verve écrasante et caustique, qui éclate en plus d'une strophe du "Petit Testament", et qui jaillit dans toute son ironie brûlante dans la "Ballade des Sangués Envieuses" du "Grand Testament".

Il ne nous est pas davantage permis de douter de son amour filial, si nous nous rappelons les vers où il parle de sa "bonne mère" avec une tendresse si sincèrement émue.

Mais c'est surtout sa foi religieuse qui se fait sentir souvent par des allusions à la vie future, et que l'on trouve à un si haut degré dans la "Prière à la Vierge", composée à la requête de sa mère ; cette poésie est d'un ton si vrai, si enfantin, si naïf, qu'on admire la vérité avec laquelle il lui était possible de reproduire des sentiments que l'on est loin de lui attribuer et qui semblent plutôt être les sentiments d'autrui ; elle semble partir d'un cœur si pur, que l'on s'étonne et l'on se demande si c'est bien le François Villon que nous connaissons qui a écrit cette pièce navrante, ainsi que le font les admirateurs de la littérature anglaise, qui s'arrêtent pour se demander si le Olivier Goldsmith, le libertin qu'ils connaissent, est bien l'auteur de cette oeuvre immortelle, le "Vicaire de Wagefield".

Nous arrivons maintenant à la seconde des questions : quelle est la qualité principale de l'oeuvre de Villon ? Et nous croyons avoir trouvé la seule vraie réponse en affirmant que la qualité principale, le trait que l'on y rencontre le plus souvent, c'est sa propre personnalité. Partout, à tout instant, et presque à chaque vers, le lecteur est mis en relation avec l'auteur en personne. Cette expansion de la personnalité est un des traits caractéristiques de toute l'oeuvre, et nous sentons que le poète veut absolument se faire connaître à ses lecteurs à tous les points de vue.

Dès les premières lignes du "Petit Testament", nous nous trouvons en face de cette personnalité qui attire et retient :

"L'an quatre cent cinquante-six,
JE, François Villon, escollier,"

et ainsi de suite, à travers tout ce poème nous lisons un tas d'anecdotes de la propre vie de Villon, et nous faisons connaissance avec ses compagnons et ses ennemis. Il en est de même dans le "Codécille", les "Poésies Diverses" et le "Jargon ou Jobelin" ; c'est toujours le même trait caractéristique qui s'impose à l'esprit du lecteur.

Mais c'est surtout dans le "Grand Testament" que l'on est le plus frappé par cette personnalité souveraine. Immédiatement au commencement, nous faisons connaissance avec l'auteur, nous apprenons son âge, ses misères, et nous savons que la vie qu'a menée Villon jusqu'à présent n'est pas des plus belles et des plus douces ; nous connaissons toutes ces choses avant d'avoir lu deux huitains, ou seize lignes. Nous savons dès le début que la vie qu'il a menée est une vie de déchus et d'opprobre, car il nous le dit lui-même :

"En l'an de mon trentiesme aage,
Que toutes mes hontes j'euz beues..."

et il nous avoue qu'il en a été puni.

Et plus nous avançons dans la lecture de ce chef-d'oeuvre, plus nous connaissons la vie de honte de l'auteur. Si bien que, lorsque nous sommes arrivés au dernier vers du "Grand Testament", nous voyons clairement que les trois sources d'inspiration de Villon ont été : d'abord, sa vie manquée, ensuite, la mémoire de ses parents, et, en dernier lieu, la peur de la mort prochaine. Sa vie manquée par ses fréquentes allusions à sa "jeunesse folle", à de certains actes de forfanterie, à la compagnie qu'il fréquentait, à sa vie vagabonde et errante et aux différentes douleurs et peines qu'il a souffertes pendant toute sa vie ; le souvenir de ses parents par de fré-

quentes allusions à sa "bonne mère", par la "Ballade à la Vierge", qu'il a écrite pour elle, et aussi par des allusions à maître Guillaume de Villon, qu'il appelle son "plus que père" ; et, enfin, la peur de la mort prochaine, par certaines conceptions de la mort, les ravages qu'elle fait parmi "les grands et les petits, les riches et les pauvres, les hauts et les humbles", images qu'il nous représente très nettement, comme pour se consoler de la pensée qu'il n'est pas le seul à mourir, dans les vers suivants :

"Je congnois que povres et riches,
Sages et folz, prestres et laiz,
Nobles, villains, larges et chiches,
Petiz et grans, et beaulx et laix,
Dames à rebrassez collez,
De quelconque condicion,
Portans atours et bourrelez,
MORT SAISIT SANS EXCEPTION."

Voilà quelles sont les trois grandes sources d'inspirations du malheureux poète. Et avant de terminer ce petit essai, disons encore un mot sur la personnalité de l'auteur. Comme nous l'avons fait voir plus haut, cette expansion de sa personnalité nous fait connaître la vie méprisable et coupable qu'a vécue Villon ; mais, de plus, elle nous fait connaître la vie immonde des cabarets, des bouges, des repaires de voleurs, et en un mot, des dessous de Paris. Il nous a décrit avec un très grand réalisme ces lieux sinistres qu'il a trop fréquentés, et il nous fait sentir combien il regrette que sa vie ait été "manquée" par ses mauvaises fréquentations, auxquelles il n'eut pas le courage ou la force de renoncer. Et comme M. Gaston Paris nous le dit, "ce qui nous attache le plus à Villon aujourd'hui, c'est ce qu'il nous a révélé de son cœur faible et ardent, de son âme mobile, de ses passions, de ses souffrances et de ses remords. Aux générations qui viendront après nous, d'autres aspects encore s'offriront peut-être, qui les captiveront d'une façon nouvelle ; ce qui est certain, c'est que Marot était

bon prophète quand, après avoir dit que "le temps qui tout efface n'a su jusqu'ici effacer l'oeuvre de François Villon", il ajoutait, "et moins l'effacera ores et d'ici en avant".

J.-N. BLANCHET.

Université Harvard,
Cambridge, Mass., juin 1903.

VARIÉTÉS

Aménité maritale.

—Tu t'ennuies, ici ? Va rejoindre ta mère.

—Tu sais bien qu'elle est morte !

—Raison de plus !...

* * *

On parle d'un mariage annoncé dans la très haute finance. Les fiancés ont chacun quelques millions à la clef.

Et, quelqu'un de s'exclamer :

—Ce n'est pas une alliance : c'est un alliage !

* * *

François, âgé de 3 ans, est fortement indiscipliné ; à bout d'arguments, son père menace de le fouetter ; mais lui s'assied tranquillement et répond sans s'émouvoir :

"Je ne vous crains pas, je suis assis dessus !"

* * *

—Vous ne feriez pas mal de vous faire écouter les oreilles, père Jean, dit un loustic à un vieux paysan ; elles sont trop longues pour un homme.

—Et vous feriez pas mal de vous faire allonger les vôtres, répondit le spirituel villageois ; elles sont trop courtes pour un âne !

* * *

Retour des eaux :

—Félicite-moi, dit Agénor à sa douce moitié, me voilà complètement guéri de mes rhumatismes.

—Ah ! oui... je suis bien contente. Seulement, voilà : à présent, nous ne saurons plus jamais quand le temps va changer.



SCÈNE DES CHAMPS